

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-9375-9

© Fidel Pastor Sanz

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Fidel Pastor Sanz

LE D... SANS CONFESSION

CIBERIA

À mes enfants Laura et Mikaël
À mes parents Enriqueta et Fidel

PROLOGUE

Amérique Latine, aujourd'hui à minuit.

Une cité précolombienne en ruines.

Une ombre au loin, escalade une montagne.

Un vent vif, un souffle chaud et violent, rare par cette nuit de juin, freine farouchement la marche de l'individu en noir qui s'épuise à grimper de plus en plus haut.

L'homme, au visage dissimulé par un masque, longe un vieux cimetière en décrépitude, il arrive suffoquant par l'unique chemin qui mène à la crypte retirée. Abandonné depuis longtemps déjà, l'endroit recouvre une très ancienne ville inca. Le personnage approche, en titubant, de la grande porte en bois, dévorée par des années nomades et par la vermine sédentaire, elle donne accès à ce qui abritait, il y a dix-huit cent mille ans, « la tombe royale ».

L'homme anxieux se sent traqué dans sa solitude apparente, par les ombres de la cité royale ! L'individu se tourne et se retourne, à plusieurs reprises, pour surveiller les alentours. Il accomplit, de toute évidence, des efforts sur lui-même pour dissimuler son regard nerveux, mais qui reflète parfaitement une profonde inquiétude. Il se met à chercher maladroitement dans une bourse de cuir rouge, une clé (ou quelque chose, comme cela), qui ouvrirait la porte. Il en saisit une et l'engage dans la serrure. Le pêne ne bouge pas ! Il en prend une autre, mais pas plus de résultat non plus, ses mains tremblent. L'individu essaye une dizaine de fois, sans plus de succès.

Il se tourne de nouveau, regarde autour de lui. Personne ! Nulle part ! Pas la moindre trace d'activité animée ! Ni humaine, ni animale !

Le vent, cependant, continue sans relâche à souffler. Il accélère alors de plus en plus et d'un coup comme poussé par une force incroyable, il se met à siffler fort, singulièrement fort. Les oreilles du seul être dans les parages entendent une note simple et ininterrompue de flûte indienne. C'est du moins la sensation qu'il

en a. Un courant d'air sournois et rapide lui fait parvenir par vagues régulières, des sons inconnus qui lui apparaissent comme autant de signes pour alourdir son angoisse.

Il prend une nouvelle clé dans le petit sac. Elle paraît identique aux autres. Mais à peine a-t-il enfoncé le panneton dans la serrure que la porte s'ouvre devant lui dans un énorme fracas. Le vent de plus en plus puissant s'engouffre avec furie dans la crypte. Son souffle sourd et nostalgique de titan se transforme en un sifflement pointu et gémissant semblable à une plainte aiguë, comme celle, pour ceux qui la connaissent, de l'âme déchirée d'un enfant pendu, qui se serait perdue. L'homme surveille de toutes ses forces son besoin de s'enfuir à l'autre bout du monde. Il résiste au désir profond de quitter cet endroit menaçant. Tout a l'air de se liguer contre lui, en accentuant la moindre pulsation, pour le terrifier atrocement, à en vomir et l'empêcher d'entreprendre un pas de plus. Il a autant envie d'étancher sa soif que de partir.

Avec la volonté du « guerrier » comme unique arme, il se concentre un peu, plus encore, mais son espoir semble maigre, car à la faire vivre dans la durée, sa détermination se montre improbable. Il tombe à genoux ! Se met-il à prier ? Qui invoque-t-il ? S'éloigne-t-il déjà de sa propre conscience ? Reste-t-il toujours le maître de son sort ou n'est-il plus qu'un jouet dans les mains du destin ? Un son étranger limitrophe se rapproche. Le personnage prend une grande inspiration. Vitale ! Comme s'il comptait sur son souffle pour se redonner vie, il pénètre, tel un héros, dans la crypte parfaitement sombre.

La porte, en se refermant, claque derrière lui.

L'homme en noir souffre présentement d'une très forte impression de solitude.

Il allume sa torche et se met, abusé par son audace, à dévaler à perdre haleine, les marches de ce qui va devenir pour lui, sa descente aux enfers. Il ne doit ni s'arrêter ni ruiner son allure, il ne doit pas se laisser déconcentrer par les obstacles qui risquent de se dresser devant lui. L'individu ne veut pas sentir d'états

d'âme, de regrets, encore moins de remords. Rien ! Dans une telle situation, seule la peur permet de décider et d'agir jusqu'au bout.

Identifiable, mais factice, le vent insiste pour s'engouffrer malgré la fermeture de la porte, dans l'escalier. Nonobstant, il ne vient pas de l'extérieur, mais de l'intérieur. Il semble posséder sa propre volonté, condensée et puissante, calculée pour ralentir la descente du malheureux mortel qui mène avec courage une dure bataille contre son corps pour parcourir les deux cents marches sans s'arrêter. La dévalaison paraît ne jamais prendre fin !

Lorsqu'il arrive en bas, l'homme en noir se sent d'abord effaré d'y être parvenu. Il exhale comme un animal en détresse, il souffle et souffle encore, il expire et respire en profondeur, sans relâche, il reprend graduellement son tempo cardio-vasculaire, sa ventilation pulmonaire, son calme en stabilisant son attention sur ses poumons malmenés. Prenant conscience d'être toujours vivant, il récupère peu à peu son rythme naturel. Son regard en dit long sur la suite qui l'attend. Il se retrouve, immobile et accablé, devant un tunnel en pente, étroit et d'une longueur de plus de deux cent cinquante mètres. Le vent cesse alors de se manifester.

Sa torche n'éclaire qu'un segment de son nouveau chemin.

L'homme imagine plus qu'il la voit, une porte close, au bout du corridor, où de l'autre côté se cache ce qu'il est venu chercher.

« Le temps est si vite passé que j'avais oublié de vider l'eau usée de mes souvenirs, accrochée à ma peau comme un tatouage, dans un vaisseau qui s'envole en plein ciel. »

Dans un cri de colère, de désespoir peut-être, il se lance en courant dans ce couloir sans fin.

Derrière la porte se trouve la crypte souterraine : un autel d'une forme polyèdre, au milieu de la salle colossale, sur lequel un grand livre est ouvert. Sur ce pavé ne figure aucune empreinte, aucun dessin, aucune marque, aucune écriture manuscrite, les pages semblent vierges de toute impression. Un peu plus loin, on découvre une bibliothèque immense, avec pas moins de deux cents volumes, tous reliés de gabarit identique : deux cents merveilleux ouvrages numérotés d'un à deux cents.

C'est pour « ça » que l'homme vient d'exposer sa vie, de risquer son existence, le « ça », qui au fur et à mesure de sa progression dans le couloir, se met à remuer. D'abord d'une façon imperceptible, puis lente, ensuite preste et plus rapide, soutenue et de plus en plus endiablée, comme une inspiration, un souffle ordonne et se présente volontaire, haletant et régulier. Plus l'individu s'avance dans le passage et se rapproche de « ça » et plus la respiration des livres devient intense, oppressante.

À cet instant précis, le calme apparaît.

Plus aucun son ne vient briser l'harmonie, comme si tout était interrompu pour mieux épier les mouvements de la présence dans le couloir. L'homme en noir se dirige sans produire aucun bruit. Le silence est là, presque parfait. Le personnage arrive enfin près de la porte, s'immobilise pour retrouver l'équilibre et laisse sa main se tendre presque de manière sacrée pour saisir la poignée.

Dans cette suspension indicible d'action, les livres commencent, un à un, à sortir de leur place. Ils se rejoignent au milieu de la pièce d'une façon très précise, et prennent une espèce d'apparence, de chose peu à peu semblable à une « créature » de forme humanoïde.

Le visiteur ralentit et se prépare à pénétrer. Le phénomène s'accélère !

Il ne soupçonne pas ce qui se joue derrière la porte, sinon il partirait sans plus d'explication. Alors, l'homme en noir, avec sa folie innocente, enclenche la poignée pour entrer. Ensuite, l'obscurité encore. Il remue sa flamme dans un mouvement circulaire. Ce qu'il voit ne montre rien de comparable avec ce qui, quelques instants auparavant, s'est réellement produit, les livres ont tous retrouvé leur place.

Le visage de l'individu, éclairé par sa torche, s'illumine d'or, il prend une expression de pure fascination, de découverte dithyrambique. Il ne peut apparaître autrement devant le magnifique spectacle qui se présente à lui. Il marche lentement dans la salle, tournant sur ses pas et se retournant doucement, comme pour ne pas déranger une improbable existence et pouvoir

contempler sa vision, tout à loisir. L'homme pense à l'éternité et à son amour pour les livres. Il a réalisé tout cela pour « ça » ! Il approche de l'importante bibliothèque et avance vers les livres comme pour les sentir de plus près, il semble flairer l'odeur du papier.

Sans aucun signe avant-coureur, il saisit, comme au hasard, un des exemplaires numérotés et s'enfuit. Il traverse la salle, à perdre haleine, il s'élance vers le corridor, il s'échappe pour regagner l'escalier. À peine a-t-il franchi la porte de l'immense cabinet de lecture que le vent de nouveau se ranime. Ayant redoublé sa force et sa violence, Éole empêche l'individu d'avancer d'un seul pas. L'attrapant par la face, il immobilise notre homme qui protège son livre comme un trésor antique. L'homme en noir se débat, se défend contre un adversaire immatériel. Cette fois, plus personne ne peut défier cette force surhumaine.

1^{re} partie

**LES PREMIÈRES
CONFESSIONS
DE D...**

CIBERIA Chroniques de Pau Ribera

L'ancienne terre du pays de l'Or se plantait là, enclavée entre la contrée des Barbares et celle des Amazoniens. Ciberia surgissait après mille ans d'une insipide histoire, comme un aigle impérial, et faisait régner ses princes « les Medina » en maîtres absolus depuis trois cents ans.

Toute cette histoire avait commencé pendant la nuit des rois, lorsque l'ancêtre Juanito Medina avait ordonné d'exterminer la famille souveraine des Lios jusqu'à son dernier descendant. Le titre d'empereur lui convenant, il l'adopta.

En avant-propos, imaginez un coin de terre perdu entre le ciel et l'océan, entre la cordillère des Andes et l'incommensurable plaine chilienne. « L'Eldorado », l'ancien pays où don Lope de Aguire épuisa toutes ses énergies, pour conquérir un continent qui n'existait pas. Si par sa force invisible, le Tout-Puissant avait créé le monde visible, il avait sans doute oublié d'effacer sur cette planète les traces indélébiles de l'ange resplendissant, mais maudit pour s'être rebellé contre lui. La colère de Dieu se manifesta d'une façon terrible. Cet esprit de lumière était tombé du ciel, déchu de son titre céleste pour l'éternité, au moins dans un premier temps. Cet archange sauvageon, de sa propre initiative et sans en avertir le créateur, s'était bel et bien installé là. Au début, plus que nécessaire, il se donnait une allure conquérante et magnifique, radieuse et envoûtée, car il avait trouvé sur cette terre précolombienne une jolie et vaste consolation. C'était avant la nuit des Rois.

Le pays présentait une beauté insoupçonnée, ceinturé par les hautes montagnes des Andes qui le défendaient des envahisseurs iconoclastes, des plus débiles aux plus abjects. Avec deux autres nations voisines, le Valdor et Ticon, à présent inféodés à la régente, Ciberia constituaient « l'Eldorado ». C'était, doit-on le préciser, au temps jadis, évidemment !

LIVRE I JOURNAL D'EL'NADIE

CIBERIA au petit matin : le palais dévasté

Dès l'aurore au milieu d'un palais dévasté par cent mille feux venus du ciel, Fado et moi, nous retrouvons parmi les milliers de cadavres qui jonchent le sol encore brûlant. Des flammes un peu partout continuent à se dresser contre nous et forment une barrière jusqu'à présent infranchissable entre la vallée et les deux portes de la Ville, la « Porte du Soleil » et la « Porte de Vénus ». Fado avance comme un somnambule, est-ce la fumée des brasiers qui lui rougissent les pupilles et qui le font pleurer ? Mais des larmes semblent couler sur son visage. Je le suis avec prudence et sans savoir comment me comporter, choqué par les événements de la nuit. Je suis tellement fatigué que je poursuis ma marche sans en comprendre le sens, avec le même regard d'interrogation que tous ces braves gens que je croise à intervalle régulier.

Fado vient de s'arrêter près de ce qui était « l'Aigle Borgne ». Des ruines maintenant. Une forte odeur de soufre émane de l'emplacement, je ne réagis pas et sans la vitesse d'intervention de Fado, je serais mort dans cette ultime explosion. Dans la déflagration, je peux apercevoir un homme propulsé comme un pantin à cent mètres de hauteur et qui se déchiquette comme un objet quelconque. C'est l'horreur, mais ce n'est pas aussi dégoûtant que tout ce que j'ai pu voir cette nuit.

Est-ce que j'ai rêvé ?

Fado semble incroyablement serein, comme si rien ne pouvait lui faire peur, comme si rien ne pouvait l'émouvoir. Il pense, c'est du moins ce que je peux interpréter à sa façon de me fixer que j'en sais, sur ce qui s'est passé à Ciberia, autant que lui. Son air de connivence me gêne, il m'embarrasse, il m'agace d'une manière dévorante. Voilà, je suis irrité et indigné, entre les deux, puisqu'en vérité absolue, je suis plongé dans l'ignorance la plus noire, tandis que ce « dénaturé » me regarde avec son allure de faux jeton, je suis immergé dans la pire infecte perplexité que j'ai dû affronter dans ma vie. Mais pour ne pas me dévaloriser à ses

yeux, je fais semblant de lui faire croire que je sais et pour confirmer ma maîtrise des événements, je me synchronise à son expression complice. Je produis d'énormes efforts pour contrôler ma volonté, pour ne pas lâcher le morceau, pour ne pas lui avouer que je n'y comprends rien et que je payerai très cher pour connaître juste un peu son secret.

— Il a réussi, déclare-t-il en se réjouissant. C'est inouï, ne trouvez-vous pas ? Même, son père, en son temps, n'avait pas pu atteindre une telle amplitude d'énergie spirituelle.

Je me dérobe à la réponse attendue, en faisant mine de découvrir quelque chose d'important, laissant mon interlocuteur dans son élan, m'en dire davantage.

— C'est magnifique ! C'est extraordinaire ! répète-t-il d'une voix transportée et nubile.

Magnifique ? Il trouve ça magnifique, alors que moi, furibond, je peste de colère. Il faut que j'arrive à me souvenir plus tard, de mon état émotionnel à cet instant précis, car je suis enragé de ne pas avoir été prévenu, du mystère qui vient de survenir.

— Mis au courant ! Par mon maître ! C'eût été élémentaire ! Que je le sois ! me dis-je tout bas. Au lieu de cela, je murmure, il me laisse dans une sensation parfaitement lamentable, devant Fado.

Je reste obnubilé, par la déception, la rancœur et l'humiliation ! Et constate que je parle tout seul et un peu haut.

— Je cherche Espejo depuis le lever du jour, mais personne n'a vu ce diable d'homme.

— Pourquoi m'a-t-il caché la vérité à moi, le mémorialiste ?

Sans répit, mes pensées, toujours les mêmes, viennent me harceler « en remuant le couteau » dans la plaie de ma franche colère et de ma frustration contenue, mais alors pas du tout, et d'aucune façon digérée.

Beaucoup plus tard en fin d'après-midi, lorsque je le retrouverai enfin, Espejo m'apprendra qu'il ne savait rien non plus. Il me semblera sincère et m'expliquera qu'il ne partageait

pas la confiance, qu'il était aussi (ou presque) contrarié que moi de n'avoir reçu aucune nouvelle au sujet des événements qui s'étaient produits. Ma colère aussitôt fondra comme neige au soleil, puisque je serai rassuré en un certain sens, de constater que je n'étais pas le seul « imbécile » vu que ni Espejo ni moi n'étions informés de rien.

Je me serai senti effectivement (mais inutilement) humilié en croyant découvrir que j'étais devenu « la cinquième roue du carrosse ». J'abandonnerai quelques instants mon ego dans sa réserve, car le contexte dans la ville aura atteint un seuil véritablement critique. Mais je ne connaîtrai pas à cet instant qui garde le contrôle de la situation. Et je pense que je ne serai pas le seul à m'inquiéter !

Mais pour l'instant, je me trouve là avec Fado, inspectant les dégâts gigantesques laissés par ces étranges phénomènes venus du ciel. Les cadavres mutilés s'étaient sans logique le long des remparts, encastrés violemment dans la pierre des murailles, entassés bestialement les uns sur les autres, certains semblent éclatés et d'autres carbonisés, des morts brûlent toujours. Deux cents soldats sont pétrifiés sous une sorte de lave tombée d'on ne sait où. L'agglomérat de leur chair et de leurs os forme le plus désolant spectacle à voir. Je regarde autour de moi sans ne pouvoir réagir d'aucune manière, quasi hypnotisé par cette représentation de l'horreur, quand je remarque, en même temps, Fado qui me fait signe de l'aider, un officier, qui vit encore, hélas. Je ne sais pas comment, et par quel instinct de survie, le malheureux fait pour tenir, pour empêcher de sortir, de son ventre éclaté, ses entrailles qui s'en échappent.

La journée se passe lentement, consacrée au nettoyage du Palais incendié et aux soins apportés aux rescapés.

Je contrôle, de mon poste de surveillance, l'évolution, au fur et à mesure, des opérations de secours et d'excavation et inlassablement la même question m'obsède :

— Pourquoi ne sommes-nous pas informés de la catastrophe ? je demande sans cesse, à Espejo.

Lui, pareil à un boréal, calme comme d'habitude, il me certifie, de bonne foi, de n'en savoir pas plus que moi.

— Comment se déroulent les fouilles au Palais ?

— On cherche encore ! répond le capitaine de la garde prétorienne.

— Et la crypte royale ?

— Elle est de nouveau interdite !

Je me sens envahi par une évidente confusion intellectuelle. Estrel, a-t-il réussi à s'affranchir du maître ? A-t-il obtenu seul la libération des forces de son esprit ? Si c'est exact, Estrel est-il devenu un initié à son tour ? Quel moyen a-t-il utilisé pour y parvenir ?

Fado le sait assurément, son attitude de ce matin le laisse figurer et je crois qu'il suppose que je le sais aussi. Quel est donc ce mystère que Fado pense que je dois connaître pour vouloir le partager avec lui ? Je me sens furieux contre moi de m'être surestimé. J'ai honte de m'apercevoir qu'en définitive, je ne suis qu'un simple amateur, un petit bleu, un apprenti sorcier sans avenir, un parfait ignorant, un novice de la mystique, un béotien en toute puissance céleste, un néophyte de la spiritualité et un cancre de l'ésotérisme.

Je me répands en conséquence, comme vous pouvez l'imaginer, dans une tragédie humaine ineffable. Je me dis, je me redis que je ne devrais pas distiller et détailler toutes mes peines et tous mes états d'âme sans les chroniques consacrées à mon maître. Mais j'en ai trop sur le cœur, il faut que je lâche prise, avant d'exploser, et comme impulsé par une force qui me déborde, je me mets à écrire mes pensées les plus secrètes.

Quitte, à supprimer ces passages affligés à la prochaine relecture ! Mais là, en ce moment, je vous le déclare franchement, je ne m'en préoccupe aucunement !

Comme guidé par une volonté qui n'est pas la mienne, je me retrouve debout sans m'en rendre compte et me dirige vers le poste de contrôle et allume tous les moniteurs. Fado apparaît, sur

l'un d'eux, qui observe la boule noire et sans que je puisse soupçonner comment, il l'a fait disparaître devant moi, d'un geste lent. Il porte ensuite d'un mouvement franc son attention vers le milieu de l'écran comme pour me retenir. Sans aucune ambiguïté, c'est moi qu'il fixe. Ses yeux, cette fois, ne me lâchent plus et je sens tout mon corps se glacer instantanément jusqu'aux os. Ce regard profond qui pourrait me transpercer l'âme m'effraie et je suis persuadé, à ce moment-là, que Fado est l'unique instigateur des faits survenus la veille.

Je comprends un peu plus tard qu'il portera la responsabilité des événements qui vont bientôt arriver. Je ferme le téléviseur.

Toujours poussé par une force qui anesthésie ma volonté, je sors de la salle de contrôle et découvre le couloir secret qui ceinture le Palais, que seuls Irena, Fado et moi connaissons et je me retrouve face à face avec lui. Il dégage de son fourreau un poignard terriblement bien affûté et sans que je puisse tenter le moindre mouvement, il me le plante dans le sternum à deux doigts du cœur. Je crois que je mets à peine trente secondes à m'éteindre.

Le film, de mes différentes vies, défile à la vitesse de la lumière. Dans ma descente dans le monde de la mort, je vois plusieurs images rapides que j'essayerais de retranscrire plus tard quand j'en aurai l'occasion.

COMMENTAIRES DU LIVRE 1 chroniques de Pau Ribera

Le monde en ce temps-là.

Les frontières d'autrefois connues que par une poignée de préhistoriens nommés « Experts du premier siècle nucléaire » sont dissoutes depuis la dernière guerre planétaire. Toutes les archives ont disparu, ne laissant aucun tracé des limites des anciennes Nations. La Terre, alors, se divise en zones d'influence administrées par des tyrans. Les empereurs.

Quelques siècles plus tard en l'an 235 de notre ère, le traité de Ciberia, appelé Tiahuanaco par les indigènes, ordonne l'organisation de scrutins libres ou « presque » au suffrage universel pour choisir les présidents des Soixante-Seize Communautés officielles qui continuent d'exister. Mais les soixante-seize chefs de gouvernement élus ne disposent pas de réels pouvoirs, comparés à celui des forces religieuses et aux puissances militaires détenues par les sept despotes, qui eux, se partagent le territoire des Nations Unies.

Lorsque les événements l'imposent, c'est un cas exceptionnellement rare, les empereurs peuvent être désignés par les représentants des Nations, mais la plupart des tyrans le deviennent par transmission héréditaire, de génération en génération. Comme jadis se sont succédé les souverains royaux, dans l'Antique Europa. Mais qui s'en souvient ?

Après une longue période de conflits économiques qui alternaient libéralisme thatchérien et socialisme altermondialiste suivies par de terribles guerres de religion, entre les États-Unis d'Europa et les États-Unis d'Atlantica, Europa vaincue se métamorphosa en nouvelle Europa croyante. Elle passait, ainsi, sous le haut-commandement spirituel du pape Lecho III et peu à peu le culte chrétien a repris sa place séculaire.

Notes historiques de Pau Ribera

Ce pape centenaire, empereur européen et allié du traité nord-atlantique est un descendant direct d'un président de la République polonaise du vingtième siècle.

Le pontife Lecho III déclare le Vatican, capitale de la Sainte Europe, au grand désespoir des protestants et des orthodoxes qui rêvaient de Saint-Pétersbourg pour les uns et d'Albi pour les autres, comme siège sacré. Le choix de la capitale papale fait éclater de vieilles querelles contenues jusqu'alors par l'ancien tyran européen. L'épuration se montre si importante que la majorité des laïcs et des républicains est massacrée. Et l'on se demande bien pourquoi les laïcs et les républicains !

Les miraculés du génocide sont contraints de se cacher et assimilent le modèle de leurs ancêtres, en réinventant à leur façon de lointaines coutumes. Ils déguerpissent des villes au plus vite pour se transformer, en prenant le maquis, en héros de la résistance, des hommes et des femmes de l'ombre. L'avant-garde antipapiste est née ainsi, dans les années 270-280 de notre ère !

Ça doit provenir d'une perversion génétique des laïcs et des républicains de se montrer dissidents ! Agiotent les tyrans.

Certains rebelles déterminés s'engagent féroceement dans une contestation confuse, jusqu'au-boutiste et dure, qui se dissémine dans la plupart des îles de la Méditerranée.

L'Atlantique du Nord devient un vaste empire partagé en deux zones franches. La première qui couvre les trois quarts du territoire du sous-continent est réservée à l'aventure croustillante et capitaliste et presque exclusivement aux jeux d'argent. Cet état renommé « EDEN » se transforme en quelques décennies en une région paradisiaque, pour les riches habitants de la planète.

En contrepartie, pour jouir du monopole d'un espace d'affaires faciles et ludiques, lucratives et maffieuses, le Tyran Atlantique abandonne la seconde zone au service de l'Office Mondial de la Justice (O.M.J.). Elle représente le quart du territoire restant, formé par le Colorado et la Vallée de la Mort.

La Vallée de la Mort devient en moins de quinze ans, un immense pénitencier à ciel ouvert, le plus grand depuis longtemps, administré par l'O.M.J. avec très peu de frais engagés pour la gestion du personnel, puisqu'on n'a pas besoin de gardiens. L'Office surveille plus de trois millions de condamnés. Il n'y a pas à la vérité de garde de forme humaine, mais les pensionnaires sont parfaitement encadrés et contrôlés par une horde de cent mille pitbulls affamés et dressés pour attaquer sans sommation les prisonniers. La détention perpétuelle, en conséquence, semble vécue par les captifs, comme une tentative d'évasion permanente pour échapper aux féroces molosses, comme une chasse à l'homme nuit et jour, jour et nuit, sans répit.

« Chacun pour sa peau » ou « Sauve qui peut la vie » aurait pu devenir la devise du pénitencier.

Les prisonniers, hommes, femmes, adolescents, enfants, vieillards, handicapés, aliénés, sont livrés à la loi du plus fort, des salauds ou des détenus politiques, des assassins ou des contestataires. Ils sont tous mélangés et abandonnés à leur sort, à la chaleur mortelle du désert et à la bestialité de leurs geôliers.

Le royaume des fidèles (ou des infidèles, selon les points de vue) s'étend de la Babylone au Maghreb, dernier bastion où les fondamentalistes sémites ont enfin triomphé au début du troisième millénaire.

L'Afrique Noire subsaharienne quant à elle, continue de survivre, en silence. Simplement, sous les yeux de plus en plus indifférents des nations, elle est oubliée de tous et désormais pour toujours.

Les résistants semblent pourtant vouloir croire que cette région non contrôlée par les empereurs reste la seule zone d'où la révolte des Hommes peut encore naître.

L'Asie est un territoire exclusivement chinois et n'a pas d'autre souci que de nourrir ses six milliards d'individus. Elle possède, au regard de tous les tyrans de la planète, un vivier d'ouvriers de toutes sortes et de toutes spécialités. Elle force le respect : d'abord à cause de sa puissance démographique ; ensuite

en raison même de cette puissance. Elle est devenue une manne économique incontournable : un marché bradé d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, de cobayes en tout genre, sans frais ou presque aucuns. L'Asie est ainsi le premier producteur d'esclaves sur terre.

Le monde, en ce temps-là, à regarder de plus près, se présente comme celui de naguère et c'est fort à parier comme celui à venir, analogue au temps jadis et identique à l'époque de maintenant, mais débarrassé de toutes les formules hypocrites, du politiquement conforme, de la fin du dernier millénaire. Les riches demeurent riches, les pauvres restent bien pauvres.

Les malades meurent sans soin et les vieillards sont abandonnés comme les enfants, ah, les enfants ! Et tout le monde se torche le derrière avec la Déclaration des droits de l'homme.

« La planète en ce temps-là ? » Quel bordel, sacré nom de D.

LIVRE XXXVIII JOURNAL D'EL'NADIE

L'USURPATEUR « 30 juin — Jour du couronnement »

Dans un vacarme surprenant, le cheval sauvage vient d'apparaître par la porte dérobée de la sacristie et galope à travers la foule.

Cette arrivée prend tous les services de sécurité au dépourvu, tant la garde rapprochée du prince que les agents de la Défense de l'empire. Autour du souverain, on n'aperçoit que des visages pétrifiés, des corps paralysés par cet étrange convive. Seul, un soldat tente de s'interposer entre l'étalon et sa cible, mais il est immédiatement broyé d'une force exceptionnelle chez l'animal en folie.

L'empereur a vu le pur-sang entrer, puis fendre la foule, il comprend rapidement que la bête fonce sur lui, un coursier entraîné pour se diriger sans cavalier vers l'autel au grand galop. Plusieurs convives sont renversés au passage par l'étalon qui atteint de plus en plus vite son objectif.

L'empereur est frappé par plusieurs coups de tête de la bête devenue subitement féroce et violente comme un fauve sauvage s'acharnant sur sa proie. Son visage est arraché par la mâchoire resserrée, comme un étau, du cheval assassin, et qui l'achève en lui fracassant le crâne avec sa gueule transformée en arme. La scène ne dure même pas quinze secondes, étonnant l'assemblée devant laquelle, blessé à mort, le tyran à peine couronné s'effondre sous l'impact de son meurtrier.

Le tueur, une fois son forfait commis, charge le public pour prendre la fuite, effrayant tous les nobles restés trop proches du crime qui s'écartent devant lui en criant « Sauve qui peut ! »

Il se dirige maintenant vers la régente, mais les flèches explosives de sa garde ont raison de lui à quelques mètres seulement de son impériale-personne.

Le silence s'installe quelques instants.